
CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE

LE FÉMINISME ET LE CORPS DES FEMMES

« **T**oute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance¹. » C'est ainsi que, depuis les origines antiques et jusque dans la modernité démocratique, les femmes ont été assimilées, réduites, assignées à leurs corps. Celui-ci étant naturellement fait pour porter et nourrir les enfants, c'est toute l'existence féminine qui s'est trouvée condensée dans la fonction maternelle, doublée de la fonction sexuelle nécessaire à la procréation. 63

Ainsi que la position de Rousseau en témoigne, la division sexuée du monde qui assigne les femmes à l'indignité de la condition domestique et réserve aux hommes les privilèges de la sphère sociale et politique, cette division s'est perpétuée par-delà le tournant moderne. Il a fallu attendre les années 1970 pour que les luttes féministes remettent en cause ce schéma patriarcal et en initient la démolition. Le féminisme a donc produit bien plus qu'une égalisation des conditions féminine et masculine, il a profondément bouleversé notre monde commun en permettant sa réorganisation en trois ordres, l'intime-familial, le privé-social et le public-politique, au sein desquels les femmes comme les hommes possèdent la même légitimité et peuvent nourrir les mêmes aspirations².

1. Jean-Jacques Rousseau, *L'Émile* (1762), livre V.

2. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *La Révolution du féminin* (2015), Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020.

C'est dans ce contexte inédit de déssexualisation des rôles et des fonctions qu'il faut penser les conditions d'un parachèvement du projet féministe. Car, il a bien fallu le constater, pour émancipées qu'elles soient dans nos sociétés occidentales, les femmes sont demeurées des corps à disposition. C'est ce qu'a montré, au début des années 2010, la vague de revendications liées à des sujets corporels a révélé qu'un domaine était resté hors de la prise féministe, le domaine de la vie sexuelle. Mais, avant de décrire ce moment décisif où nous sommes de réinvestissement féministe de la corporéité, il faut revenir sur les étapes qui l'ont précédé pour essayer de comprendre pourquoi c'est aujourd'hui, et aujourd'hui seulement, que la liberté et l'égalité peuvent être réclamées dans le champ de l'intime.

COMMENT LE CORPS DES FEMMES

64 A PEU À PEU DISPARU DE L'HORIZON FÉMINISTE

Plutôt que de reprendre le découpage traditionnel en vagues qui dit trop peu de la nature et de la diversité de la dynamique féministe, nous proposons de repérer les grands combats qui en ont scandé l'histoire, s'ajoutant les uns aux autres au fur et à mesure des décennies. Mère de toutes les batailles, la bataille du vote porte la revendication des droits civils et politiques tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e. C'est en arguant notamment des services rendus à la République en tant que mères et éducatrices des futurs citoyens que les femmes réclament les droits de suffrage et d'éligibilité. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, à laquelle elles ont puissamment participé en remplaçant les hommes mobilisés dans bien des métiers, elles investissent le monde du travail jusque dans ses professions supérieures, témoignant de l'absurdité qu'il y a à continuer de leur dénier la possibilité de voter. La plupart des démocraties occidentales la leur accordent dans l'entre-deux-guerres (on le sait, les Françaises doivent, elles, attendre 1944). Une période de reflux féministe s'ensuivra, comme si les femmes devaient payer de leur silence revenu l'obtention de nouveaux droits.

Le féminisme connaît un second grand moment à partir de la fin des années 1960. Par-delà leurs divergences théoriques, les féministes mènent alors ensemble la bataille de la procréation visant à libérer les femmes de leur enfermement domestique. Il s'agit d'en finir avec le pouvoir exercé par les hommes à l'intérieur du foyer pour saper les bases de la société phallocentrée. Avec l'accès à la contraception et à l'avortement, les femmes acquièrent un pouvoir nouveau sur leurs corps qui leur

permet de se penser enfin comme des sujets de droits. On ne mesure pas toujours la portée de cet affranchissement : jusque-là inesquivable, la maternité devient une simple potentialité ; les femmes se trouvant alors en position de mener une existence aussi libre que celle des hommes, elles deviennent des sujets autonomes et entrent enfin pleinement dans la modernité démocratique. Mais, si les militantes des années 1970 aspirent à s'affranchir des normes patriarcales en échappant à la maternité obligatoire et en accédant à une sexualité libre, l'acquisition des droits contraceptifs ne délivre pas les femmes d'un coup de baguette magique de leur assignation domestique.

Dans les années 1980, le combat féministe se déplace pour se concentrer sur le monde social massivement féminisé. S'ouvre alors la bataille du travail. On réclame la destruction du plafond de verre qui empêche les femmes d'accéder aux statuts supérieurs, on revendique l'égalité salariale, on milite en faveur de la « conciliation » des temps familial et professionnel. Il s'agit en un mot de dénoncer les mécanismes qui entretiennent la minoration des femmes par-delà leur émancipation. Dans cette dynamique qui entend faire d'elles des hommes comme les autres, les questions liées au corps féminin s'effacent peu à peu. C'est dans la perspective universaliste qui considère les individus comme des égaux indépendamment de toute particularité que l'on s'efforce de redéfinir les conditions dans lesquelles la vie sociale doit devenir mixte.

65

Ce combat est mené sur le fond d'une mutation décisive dans le domaine de la famille. La décennie qui suit sera ainsi dédiée à une série de revendications destinées à en libéraliser le fonctionnement et à en élargir les critères. La bataille de la famille s'engage qui entend faciliter les unions en supprimant toute condition de sexe ou de sexualité (vote du PACS en 1999), permettre des projets de parentalité déliés de l'impératif de conjugalité (adoption ouverte aux célibataires en 1996), reconnaître et rendre possible le non-désir d'enfant (loi sur la stérilisation en 2001), autant de mesures qui vont contribuer à dissoudre les normes immémoriales de la famille patriarcale.

Ces revendications vont trouver dans la théorisation de la notion de genre au tournant des années 2000 un renfort décisif. La bataille du genre s'engage sur le terrain de la lutte contre les stéréotypes par l'analyse et la déconstruction des dynamiques qui, dès la petite enfance et tout au long de l'existence, fabriquent puis perpétuent des rôles genrés. Ce cadre conceptuel entre en congruence avec le prisme universaliste, la définition de l'individu dans l'abstraction de sa condition s'articulant parfaitement avec le rejet de la binarité féminin-masculin et la critique des rapports

de pouvoir entre les sexes. Enrichi de la pensée *queer*³ et augmenté de ses troupes, le combat s'intensifie pour intégrer la défense des minorités sexuées, genrées et sexuelles. Une nouvelle ligne de front s'ouvre par ailleurs sur le terrain des rapports croisés de domination. Le féminisme intersectionnel⁴ envisage ensemble les facteurs d'oppression que sont le genre, la classe et la race, pour montrer que les discriminations ne sont pas du même ordre ni de la même intensité pour toutes les femmes.

66 Ce moment de grand foisonnement théorique est aussi celui d'une certaine déconsidération de la corporéité féminine appréhendée comme le lieu par excellence de la soumission à l'ordre phallogénétique. De fait, et logiquement puisqu'il s'agissait pour les féministes d'affranchir les femmes du carcan de leurs corps maternels et sexuels, pendant des décennies, la dimension sexuée de leur existence a été interprétée au prisme de l'aliénation. En France, une synthèse intellectuelle féconde s'est opérée entre la pensée beauvoirienne, l'égalitarisme universaliste et le féminisme matérialiste, qui a débouché sur une conception durable associant corporéité féminine et aliénation. À l'exception de la question des violences faites aux femmes qui n'a jamais cessé d'être investie, les autres thématiques corporelles sont restées en dehors de la prise féministe ; pas plus la maternité que les règles ou la sexualité n'ont été des sujets de lutte. Si le début du XXI^e siècle marque un moment de reflux féministe, ce n'est sans doute pas sans rapport avec cette longue occultation de ces problématiques éprouvées au quotidien par toutes les femmes. Et c'est ce qui explique aussi que nous ayons ressenti avec une telle intensité le mouvement de réappropriation initié par une nouvelle génération au début des années 2010.

LE TOURNANT GÉNITAL DU FÉMINISME

Pour comprendre l'inédit du moment féministe où nous sommes, il faut revenir à l'affaire Weinstein, qui éclate à l'automne 2017. La dénonciation par quelques actrices américaines du comportement ignominieux d'un

3. La philosophe américaine Judith Butler inaugure en 1990 les études *queer* avec *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005. Contre la binarité des sexes et des genres, elle prône la déconstruction des normes dominantes par le foisonnement des minorités dérangeantes et « étranges » (*queer*).

4. La notion d'intersectionnalité a été forgée par Kimberlé Crenshaw pour rendre compte des violences subies par les femmes afro-américaines aux États-Unis. Cf. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur » (1994), *Cahiers du genre*, n° 39, 2005, p. 51-82.

producteur harceleur et violent ébranle d'abord les collines d'Hollywood, mais des appels lancés sur les réseaux sociaux invitent les femmes, toutes les femmes, à raconter comment « elles aussi » ont subi des offenses, des agressions, des viols; c'est alors la déferlante. Déployé à une échelle quasi planétaire, le mouvement #MeToo a révélé à tous ce que les femmes savaient depuis toujours: leurs corps sont à disposition, c'est-à-dire qu'ils sont non seulement désirés, mais aussi convoités, et très souvent appropriés, voire violentés. À disposition donc, les corps des femmes le sont depuis l'aube des temps, ils n'ont jamais cessé de l'être et ils le demeurent par-delà la rupture de l'émancipation. On ne saisit pas encore vraiment la portée de ce constat: les acquis de la révolution féministe en termes de libertés conquises et d'égalité revendiquée n'ont pas fait disparaître les mécanismes ancestraux par lesquels les hommes ont pris sur le corps des femmes; dans le domaine de la sexualité, ces derniers ont pu continuer de se comporter selon les lois séculaires de la domination masculine.

67

Ce que nous avons compris, c'est que la dynamique de libération initiée par le féminisme des années 1970 s'était arrêtée au seuil de l'intime. Égales des hommes sur le plan des principes et libres dans bien des aspects concrets de leur vie sociale, les femmes – et c'est le scandale qui a alors été révélé – demeurent toujours susceptibles d'être rabaissées et dominées dans le domaine de leur vie sexuelle. Avec le mouvement #MeToo, ce qu'elles ont décidé de dire, c'est que le temps était venu de considérer le plus intime de leurs existences et de réclamer, à ce sujet comme pour tous les autres, la liberté et l'égalité qui forment le cœur du projet féministe.

La clameur qui résonne ainsi a ceci de particulier qu'elle fait un écho parfait aux revendications des pionnières et, plus exactement, à celles qui n'ont pas été suivies d'effets. Le combat pour le contrôle de la procréation a été mené au nom d'un projet global de libération des femmes. Une fois en mesure de choisir, de repousser ou de refuser même une éventuelle grossesse, on espérait qu'elles puissent s'extirper de leur enfermement domestique, s'impliquer pleinement dans le monde du travail et mener une vie sexuelle enfin libre. Or cette promesse n'a été qu'à moitié tenue: si les femmes ont pu aspirer à devenir des hommes comme les autres dans la vie sociale, elles n'ont en rien été affranchies de leur condition mineure et subordonnée dans la vie privée. La révolution promise dans le domaine intime de la sexualité n'a pas eu lieu.

La chose s'explique si on rappelle que la dynamique féministe s'est déployée dans une forme d'aveuglement aux conditions incarnées de

sa réalisation, le corps des femmes étant progressivement désinvesti au gré de la diversification des combats. Il y avait à cela une certaine cohérence : en occultant la corporéité féminine assimilée à l'ancien asservissement privé, on espérait pouvoir se débarrasser des ressorts mêmes de la domination masculine. Sur le versant libéral du féminisme, cela s'est traduit par l'idéal d'une réussite sociale calquée sur celle des hommes et rendue possible par la délégation des charges domestiques et maternelles à d'autres femmes – soit le scandale d'une émancipation élitaires produisant des inégalités intra-féminines et de nouvelles formes de domination. Sur le versant radical et matérialiste du féminisme, il s'est agi de s'extirper du système patriarcal en s'affranchissant de l'hétérosexualité obligatoire et en faisant le choix d'une vie non conjugale et non maternelle, une option réservée elle aussi à une minorité et n'apportant 68 que peu de réponses à celles qui ne pouvaient aussi facilement s'extraire du système phallogocentré. À force de rejet, les féministes ont cessé de penser le corps des femmes autrement que comme un obstacle ou un fardeau. Elles ont du même coup abandonné à leur sort toutes celles qui n'avaient d'autre choix que d'éprouver au quotidien leur condition incarnée et sexuée, soit l'immense majorité des femmes.

C'est très exactement ce que révèle le tournant génital du féminisme : il était un domaine où les règles du jeu patriarcal continuaient de fonctionner à plein, le domaine de la corporéité féminine dans ses dimensions les plus intimes. La vague de dénonciation des violences sexistes et sexuelles qui a déferlé dans le sillage du mouvement #MeToo ne forme qu'un des aspects de la révélation. Ce sont toutes les problématiques corporelles synonymes de stigmatisation, de discrimination et de violence, qui sont ainsi réinvesties dans la bataille de l'intime. L'ampleur du mouvement est à la hauteur de l'objectif poursuivi : faire advenir au grand jour ce scandale que constitue l'objectivation perpétuée du corps des femmes en échange de leur émancipation.

Depuis 2015 à peu près, on assiste au déploiement d'une myriade de revendications dont la dimension parfois très spécifique ne doit pas cacher la cohérence globale. Qu'il s'agisse de rendre les produits hygiéniques accessibles à toutes les femmes, de proposer de nouveaux types de protection, de dénoncer les violences gynécologiques et obstétricales, de représenter le clitoris dans les manuels scolaires, de discuter de son fonctionnement et de son rôle dans le plaisir sexuel, de débattre publiquement de pathologies génitales trop longtemps ignorées par la médecine, de lutter pour que les agressions sexuelles et le viol soient considérés socialement pour ce qu'ils sont – des délits et un crime passibles

de lourdes peines –, de réclamer enfin que les femmes battues par leurs conjoints soient protégées et leurs bourreaux condamnés, toutes ces démarches militantes ont un point commun : reprendre le contrôle sur nos corps intimes pour les arracher à la réification à laquelle ils ont été réduits et qui les condamnait à n’être que des outils procréateurs et/ou des objets sexuels.

On peut ainsi analyser la réappropriation des sujets génitaux par une nouvelle génération de féministes comme une relance du projet de révolution sexuelle sur le versant de l’égalité. Les féministes de la deuxième vague ont débarrassé les femmes de l’angoisse immémoriale de la grossesse et ont pu commencer de vivre une sexualité libre. On aurait pu en déduire qu’une porte allait s’ouvrir grand sur la satisfaction du désir et l’accès au plaisir – les choses n’ont pas été si simples. Les relations sexuelles ont continué d’être vécues au prisme de la hiérarchie implicite structurant les rapports entre les femmes et les hommes : d’un côté, celles qui attendent, reçoivent, subissent et se soumettent, de l’autre, ceux qui choisissent, prennent, pénètrent et dominent. Ce sont précisément ces représentations, ces normes et ces injonctions caractéristiques de l’hétéronormativité phallocratique qui sont désormais rejetées.

69

Trois étapes théoriques et militantes ont été nécessaires avant qu’on puisse en arriver là. C’est d’abord, on l’a vu, la révolution de la libération des femmes dans les années 1970, quand elles conquièrent la maîtrise de leurs corps procréateurs et s’extirpent du cadre de la reproduction et de la conjugalité obligatoires. C’est ensuite la lutte pour la reconnaissance de toutes les sexualités et pour les droits des personnes LGBTQI+⁵. Elle est portée par le mouvement de déconstruction des stéréotypes sexuels et genrés rendu possible par les études de genre qui se développent dans les deux dernières décennies du xx^e siècle. La mise en cause des mécanismes perpétuant les rapports de pouvoir hétéronormés et le développement de la performativité *queer* rendent visibles et surtout légitimes d’autres formes et d’autres valeurs en termes de sexualité. C’est enfin la lutte contre les violences faites aux femmes qui connaît une relance spectaculaire. En rendant publiques la permanence et la fréquence des agressions sexuelles dans nos sociétés occidentales, le mouvement #MeToo révèle ce fait d’évidence, pour les femmes, que leur corps demeure le premier et l’ultime bastion de la domination masculine. S’engage alors un processus décisif de resaisie de la sexualité au prisme de l’égalité,

5. Lesbienne, gay, bi, trans, *queer*, intersexe et tous les autres.

c'est-à-dire fondée sur le consentement défini comme la reconnaissance mutuelle de la singularité du désir de l'autre.

Au terme de ces étapes qui sont autant de combats, le système sexuel hétérocentré s'est trouvé sapé dans ses fondements mêmes : assignation des femmes à la procréation, négation des sexualités non reproductives, stigmatisation des personnes non hétéros et non binaires, tolérance des violences sexuelles. C'est sur cette base que l'appropriation par les femmes de la question du plaisir est devenue possible. En réclamant de pouvoir explorer librement leur sexualité et jouir pleinement de leurs corps, elles s'attaquent aux représentations hiérarchiques et inégalitaires qui prévalaient jusque-là pour penser un nouveau cadre sexuel qui ne repose plus sur le présupposé de l'antériorité et de l'impérativité du désir masculin, qui considère les femmes comme des sujets de désir libres de choisir et leurs partenaires et les modalités de leur vie érotique, qui reconnaisse enfin la diversité des sexualités et de leurs pratiques.

POUR UN FÉMINISME PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Ce que ces nouveaux combats féministes mettent au jour, c'est la nécessité d'une approche théorique renouvelée pour penser la condition féminine contemporaine. Aujourd'hui que le binarisme féminin-masculin est remis en question, qu'il est admis que le genre est un construit – et un carcan – social, que la liberté est offerte à chacun et chacune de faire de son corps ce qu'il ou elle souhaite, la sexuaction se présente comme un problème, une énigme à résoudre, voire un combat à mener. La question de savoir ce que recouvre l'expérience vécue de la corporéité devient alors cruciale. De ce point de vue, la querelle nouée dans les années 1970 entre un féminisme universaliste neutralisant et un féminisme différentialiste particularisant ne fait plus sens, l'une et l'autre option se dissolvant dans l'avènement du sujet féminin contemporain, qui est à la fois un individu de droits et un sujet sexué.

C'est en empruntant la voie du féminisme phénoménologique que l'on peut tenir ensemble ces deux dimensions et penser le corps des femmes à nouveaux frais. Simone de Beauvoir a inauguré de façon magistrale cette approche en explorant les implications aliénantes d'une corporéité qui enferme les femmes dans la naturalité de leur condition d'épouses et de mères, c'est-à-dire aussi dans la passivité et la dépendance. Mais, et la chose est généralement occultée, cette dénonciation de l'asservissement corporel va de pair avec la pleine reconnaissance de la sexuaction. Voici ce que Simone de Beauvoir écrit dans la conclusion du *Deuxième*

Sexe (1949): « L'homme est un être humain sexué; la femme n'est un individu complet, et l'égale du mâle, que si elle est aussi un être humain sexué. Renoncer à sa féminité, c'est renoncer à une part de son humanité⁶. » Par féminité, la philosophe ne se réfère évidemment pas aux représentations communes associées au terme, soit cet idéal de disponibilité sexuelle et de dévolution maternelle considéré comme immuablement attaché à la condition féminine. Ce qu'il faut entendre par féminité chez elle relève bien davantage du féminin que nous définissons comme un état contingent et construit du rapport des femmes aux autres et au monde qui passe par leur corps sexué.

Simone de Beauvoir a donc non seulement mis au jour les modalités incarnées de l'aliénation féminine, mais elle a aussi redéfini le corps des femmes comme ce par quoi l'existence subjective s'exprime et ce par quoi l'indépendance peut se réaliser. La visée est double, il s'agit de révéler les contraintes et les normes qui asservissent les femmes tout en reconnaissant leur capacité subjective à l'émancipation. On conçoit qu'il y ait là quelque chose de l'ordre de la prouesse. 71

Cette prouesse, la philosophe américaine Iris Marion Young l'accomplit dans *On Female Body Experience: "Throwing Like a Girl" and Other Essays*⁷. Au point de départ de sa réflexion, il y a le double constat d'une lacune et d'un travers dans le champ de la pensée féministe, soit l'absence d'une réflexion sur la dimension toujours nécessairement incarnée de l'existence féminine et la prégnance du postulat qui associe corporéité féminine et aliénation. Sur cette base, la philosophe propose un cadre théorique inédit fondé sur le présupposé que le repérage des mécanismes de la domination ne doit pas se payer du prix d'un aveuglement sur les conditions subjectives dans lesquelles les femmes éprouvent leur corporéité sexuée.

En empruntant la voie phénoménologique d'une analyse dans les termes du corps vécu, Iris Marion Young relance le projet beauvoirien en étudiant « les sentiments et les modalités spécifiques de l'être-au-monde » que la sexuation de leur corps produit pour les femmes dans un contexte d'émancipation féministe⁸. L'attention à la subjectivité incarnée s'accompagne ainsi d'une analyse des contraintes et des normes qui pèsent sur les femmes et qui limitent leurs opportunités et leur liberté. Dans cette perspective, l'expérience corporelle des femmes se conçoit sous

6. Paris, Gallimard, 1986, t. 2, p. 591.

7. New York (N. Y.)-Oxford, Oxford University Press, 2005.

8. *Ibid.*, p. 6.

deux aspects : elle est révélatrice de leur condition aliénée mais elle témoigne également de la liberté qui est la leur de répondre de façon personnelle et émancipatrice aux injonctions sociales. Ce faisant, la philosophe tente ce qui paraissait jusque-là impossible, une approche féministe qui articule le niveau individuel de l'expérience vécue avec le niveau collectif des rapports de pouvoir.

C'est dans ce sillage que nous avons entrepris à notre tour de penser la singularité sexuée qui est le socle de la subjectivité contemporaine. Par ce terme, il faut entendre le processus de construction de soi par lequel nous choisissons de faire de notre devenir corporel ce que nous voulons par une appropriation réflexive des déterminations tant biologiques (le sexe) que culturelles (le genre). Parce que les avancées de l'égalité gommant les motifs de différenciation entre les sexes et fluidifient les options genrées, la sexuation se définit désormais comme une dynamique d'autodéfinition ne dépendant plus que de la volonté créatrice de l'individu.

C'est tout particulièrement vrai pour les femmes qui, après n'avoir été pendant des siècles que des corps, soumises aux hommes comme à la nature, doivent désormais assumer une liberté nouvelle dans tous les domaines corporels. Que ce soit dans leur vie amoureuse, sexuelle, conjugale et/ou maternelle, les voilà en position de choisir parmi un éventail d'options très large, entre intériorisation assumée des normes genrées et rejet complet de celles-ci. Cette ouverture des possibles est inséparable d'un faisceau de sommations sociales, médiatiques et commerciales qui rendent particulièrement difficile un choix libre et affranchi de toute prescription. Dotées du pouvoir de réfléchir et d'agir sur la dimension incarnée de leurs existences, les femmes subissent dans le même temps une pression inouïe à se conformer aux normes communes. Cette expérience quotidienne d'une liberté corporelle sous contraintes se présente comme une gageure dont on mesure encore mal la portée : écartelées entre l'infini des potentialités et l'avalanche des injonctions, les femmes subissent le vertige de la liberté d'être soi.

Pour en rendre compte, nous avons entrepris de dérouler le fil chronologique d'une existence féminine en repérant et interrogeant chacun des « nœuds phénoménologiques » qui en ponctuent le déroulement⁹. Tout au long de la vie, les femmes traversent un certain nombre d'étapes physiologiques qui sont autant de tournants existentiels et sociaux quand, à l'occasion d'un événement/processus/bouleversement corporel, elles

9. Cf. notre ouvrage *Le Corps des femmes. La bataille de l'intime*, Paris, Philosophie Magazine Éditeur, 2018.

éprouvent la sexuaction de leur existence, tant sur le plan intime de leurs affects que sur le plan social de leur rapport au monde et aux autres. De la puberté à la ménopause, en passant par tous ces moments qui, d'une façon ou d'une autre, engagent le corps féminin (se vêtir, s'habiller, se nourrir, porter un enfant, jouir, etc.), une multitude de transformations s'opèrent qui modifient les représentations que les femmes (et les hommes) se font de leur place dans la société ainsi que de leur rôle symbolique. C'est cette expérience du féminin pensée comme l'expérience d'un rapport à soi, au monde et aux autres nécessairement incarné et sexué que nous explorons dans la perspective du féminisme phénoménologique, c'est-à-dire au prisme de la dialectique aliénation/libération¹⁰.

10. Cf. notre ouvrage *Seins. En quête d'une libération*, Paris, Anamosa, 2020.

R É S U M É

Dès l'origine, le corps des femmes a été placé au cœur des combats féministes. Il a toutefois été progressivement désinvesti jusqu'à disparaître comme objet de luttes. Si le mouvement #MeToo a fait l'effet d'une déflagration, c'est parce qu'il a mis au jour ce scandale que les femmes étaient restées des corps à disposition par-delà leur émancipation. Le moment important où nous sommes de réappropriation de la corporéité dans ses dimensions les plus intimes nous impose de relancer le projet d'un féminisme phénoménologique (c'est-à-dire incarné) initié par Simone de Beauvoir.